

Catalogué « handicapé de la langue »
dès la maternelle, Thomas Gunzig vit aujourd'hui de son français.

« On vit dans un système un peu malade, totalitaire »

T

« Toute lecture digne de ce nom doit vous arracher à vous-même. » Quand Thomas Gunzig fait face à la feuille blanche, cette phrase qu'il tient de l'un de ses écrivains favoris, Robert Louis Stevenson, auteur de *L'étrange cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, est peut-être la seule contrainte qu'il accepte de se donner. Romancier, auteur de théâtre, scénariste, chroniqueur dans le « Café serré » de *La Première*, ce « pessimiste qui aime la vie » touche à toutes les formes narratives, « hybride » les genres, jouit de cette liberté propre à la littérature. Il nous a ouvert les portes de son appartement du sud d'Uccle à l'occasion de la sortie de son dernier roman, *La vie sauvage*.

Comment l'enfant dyslexique, « handicapé de la langue », est-il devenu un professionnel de la langue ?

Le constat de « handicapé de la langue » a été posé par des psychologues, qui sont quand même des gens formidables... En fin d'école maternelle, ils ont décrété que j'étais un problème. Moi, je ne l'avais jamais vécu comme ça. J'étais très heureux à l'école. À 5 ou 6 ans, vous n'avez pas les ressources nécessaires pour vous dire que tout le monde se trompe sauf vous. J'ai donc intégré pendant longtemps que j'avais un problème. J'ai eu un bagage tellement mauvais pendant mes six années en enseignement spécial que quand je suis arrivé en secondaire, je me suis ramassé. Ça confirmait donc le fait que j'avais un problème.

Alors que c'était inuit...

Oui, et c'est un peu l'objet de mon dernier

livre : le système qui s'incarne dans la figure du prof ou du psy qui, même bienveillant, va essayer de démontrer que les gens qui ne vont pas bien, ne vont pas bien parce qu'ils ne sont pas adaptés au système. Ce n'est jamais le système qui se pose des questions sur lui-même. Alors qu'il ne va pas bien du tout. Il est donc très normal, quand on est enfant ou ado, d'être fâché, parce qu'on vous force à vous adapter. Les ados sentent que le monde

dans lequel ils vont être projetés va être affreux. On leur propose quoi comme alternative ? Tu seras heureux si tu travailles. Mais gagner l'argent d'un autre huit heures par jour, attendre les vacances, puis être en vacances pour retourner au travail, jusqu'à la fin de ta vie, ce n'est pas gai. Et aucune alternative n'est proposée. On vit donc dans un système un peu de collaboration, totalitaire, avec ses garants : les profs, les employeurs, les pys et tous ces livres qu'on appelle les « feel good » sur le développement personnel. C'est affreux. Personne ne peut aller bien dans un monde comme celui-ci.

Comment êtes-vous sorti de cette période de tristesse, voire de déprime ?

Je crois qu'elle me colle encore un peu à la peau ! (Rires.) Je m'en suis sorti petit à petit. Le karaté (il est ceinture marron, NDLR) et les arts martiaux m'ont fait beaucoup de bien. Mais je crois que j'ai commencé un petit peu à m'en sortir quand j'ai publié mon premier livre, quand j'ai eu l'impression qu'il existait une place pour moi dans ce monde-là.

Votre dernier livre, c'est une histoire d'amour. Et pour parvenir à ce qu'elle soit complète, il y a un ensemble de circonstances, d'aventures avec, comme toujours dans vos livres, un amusement de série B, de fantastique, un élément qui sort de la vie ordinaire.

Ce qui est formidable en littérature, c'est que tout est permis. Pour autant qu'on n'ennuie pas le lecteur. Je me demande pourquoi on a décidé un jour qu'il y

avait des genres. On s'amuse à faire des cases. Alors que les grands romanciers que j'aime – je pense à Stevenson, qui a écrit *Docteur Jekyll et Mister Hyde* ou à Mary Shelley et son *Frankenstein* – s'ils ont écrit des romans de science-fiction, ont surtout fait de la grande littérature. Ils ne se sont jamais embarrassés de se dire : « Je vais faire un livre de genre. » Ils avaient envie de raconter de bonnes histoires et ils sont parvenus à pénétrer nos imaginaires.

Vous avez vu partir plusieurs compagnons du « Café serré » vers Paris. Vous, ça ne vous attire pas ?

Je suis super-content pour eux. D'abord on ne me l'a pas demandé, et puis je serais très emmêlé. Je n'en serais pas capable. Alex Vizorek est formidable dans « Salut les terriens », moi je serais tétanisé de peur et de médiocrité. Je n'irai jamais m'installer à Paris. D'abord parce

que c'est une ville qui me stresse, et puis ma vie est ici. À Paris, il y a un esprit très brillant, mais qui n'est pas le mien, un esprit de clash et de cynisme. Je suis très mauvais là-dedans et ça me rend fondamentalement triste. Je serais un très mauvais Parisien.

Romancier, auteur de théâtre, scénariste, chroniqueur dans le « Café serré », prof... Vous êtes un peu boulimique ?

C'est en travaillant avec des gens de talent comme Jaco Van Dormael qu'on devient meilleur, qu'on apprend et qu'on se sent vivre. Il y a aussi une question d'argent. Je n'ai rien de côté. Tout ce qui rentre, ça sort. J'ai trois enfants. Je n'ai de contrat avec personne, à la RTBF je suis pigiste.

Tout cela, vous le vivez comme du travail, comme une contrainte ?

Non, comme une activité. C'est parfois contraignant parce que c'est beaucoup. Mais j'ai une chance folle de pouvoir vivre de ce que j'aime faire, de jouir d'une liberté incroyable. J'ai été employé pendant dix ans dans une librairie, donc je

suis ce que c'est. Donc même si aujourd'hui

Thomas Gunzig s'est installé dans la commune bruxelloise d'Uccle. Contrairement à ses compagnons du « Café serré », il n'a aucune intention de « monter à Paris ». 4 DOMINIQUE DUCHESNES

d'hui il y a une grosse angoisse d'argent, je me dis que j'ai une qualité de vie que peu de gens ont et qu'en plus, il y a une forme de reconnaissance de ce que je fais.

Ne pas être trop confortable, c'est aussi l'assurance ne pas s'endormir ?

Je me suis déjà posé plein de fois la question : qu'est-ce qu'il se passerait si je vendais un million d'exemplaires et que je n'aurais plus besoin de gagner ma vie ? Est-ce que je deviendrais un gros paresseux qui publie un demi-bouquin pas terrible tous les sept ans ? J'essaye que tout ce que je fais soit le mieux possible, de ne jamais être content. C'est clair que le fait de devoir gagner ma vie contribue à ne pas s'endormir.

Comment conciliez-vous toutes vos

activités avec votre vie familiale ?

Je ne travaille pas plus qu'un employé de bureau. Je travaille un peu toute la journée mais le secret, c'est la régularité. La discipline, c'est le secret. Il faut bosser tous les jours. Pour le travail effectif d'écriture pur, penché sur mon ordinateur, je plafonne grand maximum à trois heures par jour. En dehors de ça, je fais un peu de sport. J'ai fait beaucoup de karaté. Maintenant je fais de la boxe anglaise. Ça m'oxygène le cerveau. Tu travailles beaucoup mieux après.

Dans vos multiples activités, c'est toujours le même Gunzig ?

Non, ce n'est pas toujours le même. Je crois que c'est presque à chaque fois des personnalités différentes. Ecrire un « Café serré » est un exercice plein de contraintes : c'est 3'30, il faut être marrant, coller à l'actualité. Comme je l'envisage, c'est très ancré dans l'énergie, plus que dans le sens profond, c'est un peu un personnage de guignol, pas du tout ce que je suis au fond de moi. Je suis plus proche de ce qui je suis dans les romans.

Vous maniez souvent l'humour noir. Pour

vous expurger de vos mauvaises

pensées ?

On ne sait jamais pourquoi on écrit ce qu'on écrit. L'humour noir, c'est sans doute parce que j'ai du mal avec la naïveté. On essaye toujours de vendre l'espoir, mais non ! Il n'y a rien à espérer. Et une fois que tu n'espères plus rien, ça peut être fantastique. La qualité de relation au monde que tu vas avoir en te disant : « Tu vas mourir, tes enfants aussi, sans doute dans d'horribles souffrances », te permettra d'avoir une vie plus intéressante, que si tu te disais « on va espérer, ça va être formidable ».

Vous êtes un pessimiste qui aime la vie ?

Voilà... Une fois que tu te dis qu'il n'y a rien à espérer, que ça va mal finir, mais que la vie va être une expérience formidable parce que la liberté existe, ça devient intéressant. Si tu continues à espérer en allant faire un travail qui l'emmerde, vivre une vie que tu n'aimes pas, avec une compagne qui t'emmerde, et que tu restes dans le rang, c'est horrible. Les marchands d'espoir, flingons-les ! ■

Propos recueillis par

CORENTIN DI PRIMA

ET JEAN-CLAUDE VANTROYEN

carrière « Si la littérature ne peut pas changer le monde, la politique non plus »

La fiction, c'est le meilleur moyen de parler du monde ?

J'en suis convaincu. Découvrir le monde, c'est vivre des expériences que tu ne vis pas au quotidien, te mettre dans la peau de quelqu'un d'autre et partager la grande aventure humaine. Seule la fiction permet ça. Les meilleurs essais du monde ne vaudront jamais l'expérience qu'on peut vivre dans un roman bien écrit.

Avec le « Café serré », vos romans, etc., estimez-vous avoir une responsabilité dans ce monde ?

Non, non, non, surtout pas ! Je suis responsable de mes enfants, c'est déjà énorme. Le monde n'a pas besoin de moi du tout. Si je peux faire partager à des lecteurs ou des auditeurs une expérience de lecture, les amuser, les toucher, c'est déjà formidable, mais ça ne va pas changer le monde du tout.

Dans le « Café serré », vous avez un rôle plus éditorialisant. Un rôle de leader d'opinion ?

Plutôt un rôle cathartique. Les gens ont leurs opinions, je ne vais pas les changer parce que j'ai fait un billet marrant. Je n'en ai pas envie. Les « cafés » qui ont le mieux marché, c'est quand tu sens qu'il y a une sorte d'émotion commune qui est là, qui ne sort pas et quand tu parviens à la canaliser et à mettre les mots dessus. Ça fait

du bien, mais ça n'est pas du tout un rôle de leader d'opinion, juste peut-être un petit fusible.

Vous dites qu'il est inutile d'espérer. Vous êtes diplômé de Sciences po. Mais vos attentes concernant la politique sont donc proches de zéro ?

Si la littérature ne peut pas changer le monde, la politique manifestement non plus. J'ai très peu d'espoir dans la politique. Ça fait quand même des millions d'années qu'on en fait... Elle souffre d'un problème important qui est que les gens qui l'exercent sont des gens qui aiment le pouvoir. Et donc forcément, dans neuf cas sur dix ils vont mal faire leur travail. Le goût du pouvoir est une immense perversion et donc les gens qui ont le pouvoir sont des grands pervers. On nous affirme que la démocratie est le meilleur système possible. Je n'en suis même pas sûr. Je ne suis pas sûr qu'on vive mieux aujourd'hui. Je ne suis pas sûr que les élections servent à quelque chose. En Belgique, on est quand même

dans un drôle de système. Tu donnes des vagues orientations mais, malheureusement, le pouvoir se partage ensuite dans des gouvernements dont personne ne veut, que personne n'aime et qui vont finalement défendre des idées moyennes, celles qui vont le moins dé-

plaire. Mais ce ne sont pas les moyennes qui font avancer les choses. Et à la fois, je déteste l'idée des révolutions. Ça tourne toujours mal, ça devient toujours injuste.

On est coincé, alors ? Il faut arrêter de s'en préoccuper ?

Non, parce qu'alors le pouvoir tombe aux mains de personnes encore pires. La démocratie permet d'avoir un léger garde-fou. Et encore, celle qui s'est exprimée aux États-Unis n'a pas été un garde-fou du tout.

On sait qui c'est aujourd'hui Thomas Gunzig. La célébrité, ça vous a changé ?

On sait qui c'est... dans certaines communes de Bruxelles et dans le centre de Liège. C'est une célébrité très locale. Quand on te reconnaît vaguement dans la rue, c'est très flatteur, et tu sais en même temps que ce n'est pas Lady Gaga non plus. Je n'appellerais pas ça une célébrité du tout. C'est commun à la plupart des auteurs. Tu mets Houellebecq Grand-Place, il ne va rien se passer ! ■

Propos recueillis par
C.D.P. ET J.-C.V.

CRITIQUE

La vie sauvage, c'est la vraie vie

C'est de Thomas Gunzig et c'est un fameux compliment. L'écrivain

bruxellois a un style inimitable, une façon de raconter les choses totalement personnelle, l'œil gauche qui lorgne vers l'ironie, la comparaison amusante, la métaphore saignante, l'œil droit vers la tendresse, l'amour de ses personnages. Ne croyez cependant pas que l'homme louche, non : il mène son récit, les aventures extraordinaires de Charles, rescapé du fin fond de l'Afrique revenu en Europe, et de son amoureux Septembre, restée dans le chaud pays, avec une maestria parfaite. On en

vient même à aimer ce grand ado un peu imbu de lui-même, légèrement méprisant vis-à-vis des boutonneux/euses de la classe qu'il a bien dû intégrer. Parce qu'il connaît plein de choses : c'est pas parce qu'on a réchappé à un accident d'avion dans la jungle qu'on n'a pas lu tout tout tout ou quasi. Parce qu'il récite des poèmes de Baudelaire, de Charles Cros, de Verlaine, de Rimbaud. Parce qu'il en vient à apprécier ses collègues de classe et la solidarité adolescente. Parce qu'il aime Septembre d'un amour fou, qu'il l'évoque avec tellement de sensualité qu'il nous érotise. Et tant pis s'il est, en fin de compte, assez amoral.

On a pris le temps de copiner avec lui et on est heureux qu'il le soit aussi. C'est une histoire d'amour, oui. Et de sexe. Et d'ados. Et de critique de la société, de la politique, du tout à l'écran. Et c'est une histoire d'aventures, qu'on ne lâche pas jusqu'à la dernière ligne. C'est de Thomas Gunzig, on vous le disait.

J.-C. V.

LE FILM**Rocky**

Il pourrait citer Bruce Lee, qu'il adore, mais c'est Rocky, sorti en 1976, que Thomas Gunzig retient : *« Ce film m'a donné une immense cloaque. Je le revois encore de temps en temps. J'adore. Parce qu'il y a tout ce que j'aime : l'idée que c'est l'outsider, personne ne croit en lui, l'idée que c'est le travail, la douleur et l'acharnement qui vont le pousser, avec aussi une bienveillance, il est humain, amoureux. Il défie le système, il est même gentil, il ne veut pas faire mal à ce boxeur champion du monde, Apollo Creed. J'adore ce personnage. »* Il admire aussi Sylvester Stallone, qui a écrit le scénario du film et y tient le rôle principal, ce qui lui a valu deux Oscars *« ce qui prouve qu'il n'est pas qu'un paquet de muscles sans cerveau »*.

LE LIVRE**Le comte de Monte-Cristo**

Thomas Gunzig a des lectures très éclectiques. Mais c'est un classique qu'il met en avant. *« C'est très dur de faire des choix, mais le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas - que l'on voit ici incarné par Richard Chamberlain dans le film de David Green, NDLR - m'a vachement bien pris. A la fois, il y a une ligne dramatique extrêmement claire, une histoire de vengeance totalement amoralisée qui va totalement dépasser le Comte de Monte-Cristo. C'est un personnage qui a un rapport compliqué à la moralité. C'est une grande histoire d'amour perdu aussi. C'est une galerie de personnages brillants, médiocres, fabuleux, hors systèmes, etc. C'est une histoire totalement inattendue qui va partir dans des recoins du fantastique par moments. On sent que l'auteur s'est tout autorisé. C'est grand, ça t'arrache à toi-même. »*

L'OBJET**Ses écouteurs**

Un compagnon de route anecdotique mais important : ses écouteurs : *« Je n'ai plus de bureau à la maison. J'ai fait trop d'enfants (il en a trois, Hannah, 15 ans, Clara, 12 et Gaspard, 5), toutes les chambres sont occupées. Donc je vais travailler dans les cafés. Je mets toujours mes écouteurs avec la musique très fort. Ils me permettent de m'isoler, tout en me permettant de travailler dans un endroit où il se passe des choses. J'aime beaucoup ce mélange. »* Ce qu'il écoute ? *« Souvent, c'est plutôt rock. Mais ça peut être très blues ou même classique. Du nouveau, de l'ancien. Du Vivaldi et soudain de l'AC/DC. »*

Thomas Gunzig

Il vient d'avoir 47 ans, ce toujours jeune homme. Et *« La vie sauvage »* est déjà son vingtième livre, si on compte bien. Il écrit depuis 1993. Des nouvelles, des romans, comme *« Mort d'un parfait bilingue »* qui lui valut le prix Rossel en 2001. Mais aussi du théâtre et des scénarios de cinéma. *« Kiss & Cry »*, c'est lui. *« Le tout Nouveau testament »*, c'est lui aussi et il a eu le Magritte 2016 pour ça. Et des *« Cafés serrés »* qu'il lit avec expression un matin par semaine à la RTBF.